

Recherches sociographiques



Michel ROY, *L'Acadie perdue*

Jean-Paul Hautecoeur

Volume 20, numéro 3, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055863ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055863ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hautecoeur, J.-P. (1979). Compte rendu de [Michel ROY, *L'Acadie perdue*]. *Recherches sociographiques*, 20(3), 424–426. <https://doi.org/10.7202/055863ar>

Cette façon d'étudier la culture populaire d'une région, par le seul biais des conventions qu'établissent entre eux les membres d'un groupe déterminé, n'est cependant pas sans danger. Il est bien tentant de récupérer comme étant une sanction une réaction tout simplement normale. Je pense, entre autres, à ce boycottage qui sert à illustrer, au chapitre de la sanction juridique, la punition infligée par la population à un marchand exploiteur. L'avènement d'une coopérative d'achat, attirant aussitôt toute la clientèle locale, permet à Lauraine Léger d'affirmer que les habitants voulaient ainsi châtier le marchand, alors qu'il m'apparaît plutôt qu'ils aient tout simplement agi dans leur propre intérêt.

Le chapitre qui traite des valentins dans le comté de Kent est intéressant à cause de l'importance de cette coutume qui pouvait durer un mois. Les échanges anonymes s'envenimaient à un point tel que les mots étaient remplacés par « des souris crevées ou des choses qui pouaient » (p. 75). Lauraine Léger dit que « les Acadiens du comté de Kent saluaient avec joie une occasion aussi belle pour se faire les justiciers du village » (p. 74). Ne se pourrait-il pas plutôt que cette activité clandestine ait servi d'exutoire à la méchanceté des gens? Mais on peut difficilement reprocher à l'auteur de pécher par excès de sympathie.

Madeleine FERRON

Michel ROY, *L'Acadie perdue*, Montréal, Québec/Amérique, 1978, 203p.

Inflorescence de l'écriture acadienne commencée il y a à peine dix ans. Commencée à la rupture, épousée époussetée éprouvée comme pratique de rupture. Écriture squatter, écriture en liberté de rivages, en chômage quatre-saisonnier. Commencée en paroles, au plaisir enfin, au singulier pluriel, au féminin masculin, au présent polychrome et joliment indifférent à la vieille censure, sans crédit ni comptes à rendre à *L'Évangéline*, sans serment d'allégeance ni cérémonie d'intronisation ni collation dégradante. Commencée en « frolics » — les premières nuits de la poésie acagonique — en *Acadie Rock*, en jouissance d'écritures, en questionnaires piégés pour la beauté subite d'un feu d'artifice à Scoudouc avant toute réponse univoque. En amour avec *Eugénie Mélançon*, en lutte à Kouchibouguac avec Jacquie Vautour, en complainte de Beausoleil Broussard: « Faut bien être fou ou deux fois sage pour revenir du large », en roman d'anticipation avec Claude le Bouthillier sur le C.N.R. piraté par un commando aca-écologique à ravir un pape évidemment providentiel. Grand balayage aussi au rayon des figurines généalogiques: rentrée de *La Sagouine* (placée depuis, avec ses sabots, dans un shack du Village acadien), rentrée des sorcières de Barachois — *La Mariecomo* — restituées par Régis Brun, un historien dissident, gros plan sur les filles à matelots dans *Les cordes de bois*, rappel des patriotes de Caraquet, percée irrésistiblement des JE souverains peu importe l'altitude de la Place l'Assomption ou la colère réprimée des grands prêtres de la Sainte Famille.

L'Acadie perdue arrive en douce gravité dans le nouveau frolic de l'écriture, cette « orgie de la parole » comme dit Michel Roy. Ouvrez la première page: Rimbaud, *Une saison en enfer* (Herménégilde Chiasson donnait aussi *Mourir à Scoudouc* « À Rimbaud du fond de la nuit », et Calixte Duguay chantait *Le bateau fantôme*). Impossible désormais, pour dire l'Acadie, de se passer de la poésie, de la mer et du bleu du ciel en désespoir de terre comme les mirages en quête de rivages. Allez aux dernières pages: « Ce matin, il faisait une grande pureté sur la mer... » Aux dernières lignes: « L'horizon est plein de mirages. Pour chacun de nous ici cette ligne ténue, agitée de vibrations, inaccessible, porte un nom. Elle barre en silence tout le fond de notre infini... Et à travers les âges ce cri du vieux Jean-Baptiste Cyr: « Mon Dieu, serait-il donc vrai que vous n'avez de terre pour les Cayens? » D'autres accords, d'autres mots pour dire en commun et au grand jour, avec tous les poètes acadiens d'aujourd'hui, l'Acadie du bout de la nuit.

Entre deux, une écriture qui aspire à l'organique mais sans illusion et sans appel à la mobilisation pour un certain grand jour. Comme un compte rendu solitaire depuis les lointains

démythifiés de la colonisation pourchassée, l'occasion d'un dialogue réanimé avec les historiens anciens et nouveaux et une générosité d'hypothèses; des « ressouvenirs » pour dire l'atavisme du nord-est côtier et pour ne pas tout dire puisque la nature en ce pays est de connivence avec les intérieurs silencieux de l'homme rebelle ou du pêcheur insoumis contre la culture des négociants de l'idée de Renaissance et de tous les veilleurs d'interdits; le retour inévitable au discours nationaliste en une parole corrosive comme le sel marin pour en finir avec cette douceâtre acadianité en hausse chez les brocanteurs, comptabilisée par les nationaux acariâtres et réinvestie bilingue en multinationales joliment nommées Belledunes; un dialogue à la fin avec les patriotes québécois et acadiens, « Français d'Amérique », pour l'inévitable solidarité derrière l'idée d'indépendance: « rompre avec le rêve d'une grande Acadie de nulle part », dévoiler l'illusion d'une Acadie libre de Frédéricton mais sous la nouvelle tutelle d'Ottawa, affirmer radicalement le désir d'indépendance jusqu'à l'union avec le Québec, « qui est déjà chose faite pour beaucoup d'entre nous », dit Michel Roy. Et en effet, toute la nouvelle littérature du nord-est est tournée vers le nord de la Baie des Chaleurs plutôt que vers le sud occupé malgré le triomphalisme « acagonique » de la Cathédrale et de l'Université de Moncton. Chez Michel Roy, il ne s'agit plus d'un manifeste mais d'une conviction sereine, réaffirmée par un certain 16 novembre et une nouvelle lecture de l'histoire acadienne dans ses plus anciens comme ses derniers événements, y compris la préparation des États-Généraux (qui n'auront pas eu lieu):

« Les États-Généraux de l'automne ne signifieront rien s'ils nous divertissent un seul instant du projet de libération du Québec. Cette marée doit nous emporter. Nous devons faire un pacte avec le destin et miser sur la seule vraie chance qui nous ait été offerte en bientôt quatre siècles d'histoire. »

En attendant, relire au calme la conclusion du livre — « Ce matin il faisait une grande pureté sur la mer... » — pour les dernières images perçues de l'intérieur. Pour le sentiment profond de l'Acadie perdue, sentiment d'un dernier printemps sur la mer, comme le bilan chuchoté d'une initiation à « une très haute culture » qu'il suffit à deviner à l'observation attentive des maîtres pêcheurs, de la distance définitive de la dernière ourtarde, des roses et des mauves d'entre le ciel et l'eau. L'homme acadien dédoublé en un immémorial — profonde nature — et un historique sans densité, refoulé par le dieu monothéiste de Jean-Baptiste Cyr et par les autres impérialismes à la limite des surfaces vertes, là où l'historique et l'immémorial confondus ont donné une chance au métier de pêcheur. Les racines, elles étaient espérées par alliance avec les belles Abénaquises puisque la mer n'a jamais donné aux marins que sirènes et ondines et le ciel acadien que des assomptions de vierges bleues:

« Nous aurions pu être à l'histoire, sans restriction, nous appartenir en juste propriété, épouser les frémissements les plus intimes de l'espace d'ici, occuper cette terre dans sa hauteur, sa largeur, toute sa profondeur. Nous aurions pu. »

L'Acadie perdue au futur antérieur, pour en finir avec les idylles de tous les mystes trop historiens — la « continuité historique » n'obligeant à rien d'autre qu'à la grande rupture — créateurs de la triade providentielle colonisation-déportation-renaissance (« l'épure triangulaire », selon les mots de M. Roy). C'est un essai important qui met en une écriture souveraine un état d'esprit et un état d'âme de toute une génération dissidente destinée à l'exil, au chômage, à l'insurrection verbale, à l'écriture. Qui prévient les nouvelles illusions fondées sur un trop-plein d'acadianité prolifique en paroles et chansons et possédée par la vieille taupe nommée résurrection, à fréquentations réactionnaires. Qui présente, au delà de quelques hypothèses alternatives pour l'interprétation historiographique, une expérience du dedans, ce que l'auteur appelle un « éclairage différent », sensible à un autre langage que l'idéologique, à une autre culture qui n'aura pas été séparée de « l'irrépressible instinct » comme des « dessous de la mer ». Et « s'il n'y avait jamais eu d'Acadie ! », lit-on en prologue. Une fois écartée cette prénotion, il est alors possible de « se ramener à l'essentiel », à la grande idée-oxygène de l'individu au collectif: l'indépendance. Sans elle, brouillages organisés. Mais pour y devenir sensible, pour qu'elle investisse le désir, une méthode, un

chemin suggéré par l'histoire, l'immémorial et le paysage de ce pays d'Amérique, un métier où s'initier individuellement à une première maîtrise, si les autres doivent attendre: l'active contemplation du pêcheur, pour percer les mirages, ici d'Acadie. Pêcheur analogique évidemment, mais environnement réaliste de la mer. Une méthode et un laboratoire de science humaine, fréquentés par les poètes.

Jean-Paul HAUTECŒUR

*Direction générale de l'éducation des adultes,
Ministère de l'éducation.*

Marius BARBEAU, *Le Rossignol y chante. Première partie du répertoire de la chanson folklorique française au Canada*, [2^e édition], Nouvelle préface de Carmen Roy, [Ottawa], Musées nationaux du Canada, Musée national de l'Homme, [c. 1979], 485p. (D'abord paru en 1962 au Musée national du Canada, cet ouvrage constituait le Bulletin n° 175, n° 152 de la série anthropologique).

Cette nouvelle édition constitue, en fait, une réimpression du *Rossignol*, épuisé depuis quelques années. On en a modifié légèrement l'adresse bibliographique et on a ajouté quelques détails à l'introduction: une courte préface, une non moins brève notice biographique, et un *summary* de deux paragraphes à l'intention des lecteurs anglophones, le tout n'étant même pas assez volumineux pour modifier la pagination de l'ensemble. En l'occurrence, on peut se demander pourquoi on a préféré procéder à une réédition plutôt qu'à un nouveau tirage; en effet, les trois courtes additions sus-mentionnées mises à part, la seconde édition est absolument identique à la première.

Même si le *Rossignol* est bien connu maintenant, il convient tout de même de rappeler brièvement sa composition. C'est essentiellement un recueil de chansons folkloriques — il y a en tout cent soixante et une versions textuelles, et bien davantage de variantes mélodiques — accompagnées de commentaires ou d'analyses sommaires. La majorité des pièces proviennent de la collection de Barbeau lui-même; les autres sont extraites de celles de quelques folkloristes de la première heure (E.-Z. Massicotte, A. Lambert, etc.) ayant eux aussi déposé les résultats de leurs recherches au Musée national.

Le Rossignol y chante est avant tout une excellente anthologie. C'est là sa qualité première. Barbeau ne s'est pas confiné aux grands classiques de la chanson populaire, et même s'il en présente quelques-uns, nombre des chansons qu'il a retenues figurent parmi les moins répandues dans la tradition, ou parmi les moins connues du grand public et les plus négligées par les folkloristes (par méconnaissance plus que par jugement de valeur). L'intérêt et la valeur documentaire du recueil sont augmentés d'autant. On n'a qu'à citer, par exemple, plusieurs des chansons classées aux chapitres des pastourelles (« Je te ferai demoiselle », « L'herbe verdit tous les printemps », « Là-bas dans ces prairies », « Insensible bergère », etc.), des chants religieux et miracles (« La femme avare et le crucifix », « Oh ! allez voir mon serviteur », « Un miracle d'arrivé », « En revenant de l'Est », « Ah ! dites-moi la vérité » etc.), des complaintes anecdotiques (« La marâtre et la fille honnête », « Une jeune fille du Nord », « Le jour de l'Ascension », « J'étais orphelin de cinq ans », etc.), et à plusieurs autres encore. Si bien que l'aspect documentaire du recueil l'emporte de beaucoup sur sa démarche analytique, qui demeure souvent trop superficielle.

Les commentaires de Barbeau sont, en effet, parfois teintés d'affectivité et de romantisme, parfois même un peu gratuits, appuyés sur des observations fragmentaires, sur des jugements historiques hasardeux, ou sur une documentation ancienne, non renouvelée. D'autre part, la persistance avec laquelle il nous propose des « textes critiques » témoigne de son attachement fidèle et trop tardif à l'école des philologues-folkloristes français de la fin du XIX^e siècle, à la recherche de